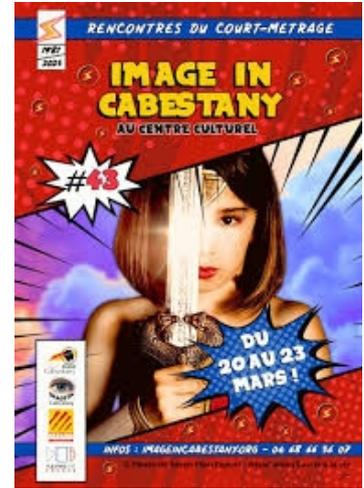


Ben oui, je suis toujours un amateur

Réflexions post-festival de Cabestany 2025



Les projections au centre culturel de Cabestany (agglomération de Perpignan), mars 2025.

Je dois être un des chouchous des Rencontres de Cabestany. Les films que j'envoie tous les ans sont quasiment à chaque fois sélectionnés, parfois primés. Et ça dure depuis 1993, où j'ai obtenu d'emblée le Grand Prix du festival (avec *La simplicité des choses*) suivi d'un autre en 1996 (avec *Miserere*), où je suis venu pour la première fois.

Il y avait certes moins de « concurrence » à cette époque où il fallait envoyer sa cassette SVHS ou Hi8 par la Poste. Le festival à l'origine Super 8 a ensuite pris une nouvelle dimension avec l'apparition des catégories professionnelles, au début des années 2010 je crois. La catégorie amateur a toujours été préservée, et c'est une forte volonté qu'il faut saluer de Florent Pallarès, directeur du festival. C'est ainsi une chance exceptionnelle de voir diffuser son film sur un écran de 10 mètres de base, devant 150 à 200 spectateurs, côtoyer des professionnels, découvrir des courts-métrages très divers dont certains d'un très haut niveau de qualité.

La chose n'est peut-être pas explicitement formulée, mais le festival cultive une vraie politique de suivi d'auteurs. On y retrouve donc quelques « habitués » dont on commente le parcours, la progression, l'évolution du style ou des thématiques abordées. C'est ainsi qu'un Joël Sentenac (cinéaste du club de Tarbes, affilié à la fédération des clubs amateurs) peut bavarder à loisir lors d'un des nombreux pots de ces journées avec un Guillaume Levil, autre « habitué », scénariste d'un court-métrage récemment Oscarisé. Une belle communauté multiforme s'est ainsi peu à peu formée, stimulante et d'une convivialité authentique exceptionnelle (sans compter les « after » qui se prolongent après minuit !).

Cette année, je proposais, comme toujours dans la catégorie amateur, ma dystopie de 30 minutes auto-financée *Il ne s'est rien passé en 2058*. Les retours, y compris de la part des professionnels, ont été souvent élogieux, au moins toujours pertinents. Mais plusieurs commentaires annonçaient déjà un problème que je voyais venir (1), et qui a abouti au choix assez radical du jury d'exclure le film de sa catégorie (sans le verser dans une autre, celle des semi-pros où il aurait été, m'a-t-on dit, à sa place). « On s'est demandé ce que ce film faisait là (parmi les films amateurs) ».

Et voilà que reprend le vertige de mes questionnements sur ma place dans le monde du cinéma. Florent Pallarès, amicalement : « Ben oui, tu t'es entouré de techniciens professionnels, ton film a

un rendu professionnel, il aurait fallu que tu t'inscrives en semi-pro. – Ah bon ? Mais il aurait fallu me le dire. – On l'a laissé comme ça parce qu'on sait que tu es attaché au statut amateur, que même tu le revendiques. ». Je suis effondré. Oui, c'est vrai, mais avec quel résultat ? Et à quelle place suis-je exactement aujourd'hui ?

Exploser son livret A perso, sans l'appui d'une structure publique ou privée, pour s'entourer de ressources professionnelles fait-il d'un salarié d'Orange, totalement invisible des réseaux du cinéma, un « professionnel » de ce cinéma ? même « semi » ? Serais-je devenu un transfuge de classe ? Non, certainement pas. Alors dois-je être puni pour ma volonté d'exigence, mes efforts pour arriver à ce *rendu* professionnel ?

« Amateur » : à la recherche du critère

Quel pourrait donc être le critère qui me définit (et qui m'enferme malgré moi) dans mon statut d'amateur ? Ce n'est ni le matériel technique ni les compétences sollicitées ou « embauchées » : toutes peuvent être obtenues d'une façon ou d'une autre, fut-ce au prix fort. C'est quelque chose de plus insidieux, et auquel j'ai été précisément confronté dès le premier « grand » festival où j'avais un film sélectionné. Ce critère de discrimination selon moi, c'est le *champ lexical* utilisé par les cinéastes. C'était en 1988 au festival du court-métrage de Grenoble (classé catégorie A au CNC), où avait été sélectionné (divine surprise) *L'Homme, qui pleure*, film 16mm de 20 minutes qui m'avait déjà coûté une blinde à l'époque (2). Dans les conversations avec les festivaliers, j'ai rapidement pris conscience que mon enthousiasme naïf à parler des films était en décalage complet avec les discussions des cinéastes autour de moi. Ces conversations étaient centrées exclusivement sur des questions de stratégie d'écriture, de production, d'exploitation, de relations à entretenir, de recherche de subventions et de financements. Dans ce monde, même avec un film de qualité, quand on n'a pas les codes, cherchez l'intrus : c'est l'amateur. Rien n'a changé à Cabestany en 2025 : j'avais l'impression de changer de logiciel de pensée selon que je causais avec un Joël Sentenac ou avec un Guillaume Levil. La condescendance des pros frontalement vécue 37 ans plus tôt à Grenoble en moins, certes.

Cette dichotomie se vérifie pendant le forum des réalisateurs du dimanche matin à Cabestany. J'y entend des « semi pros » censés aujourd'hui faire partie de ma famille dire : « *mon pote qui travaille chez Transpa* », « *j'ai pu accéder à un décor de France Télé* », « *j'ai rappelé la prod d'Untel pour ceci ou cela* », etc. Voilà qui me remet à ma place, celle précisément qui m'a été interdite par le jury. Quand j'ai entendu un « semi-pro » évoquer comme un acquis le fait de vivre de sa passion, j'ai pensé que moi, je n'ai jamais fait que dépenser. C'est un fait : quand on se passionne, on ne compte pas. Heureusement, la bienveillance et l'enthousiasme cinéphilique de Cyril Delon, animateur de ce forum, met chaque cinéaste, quelle que soit sa « catégorie », sur le même pied d'égalité. On y prend le temps de discuter de nos films, de nos motivations, de nos méthodes de travail et difficultés spécifiques. Je ne pense pas qu'on trouve ailleurs une telle richesse d'échanges. Grenoble 1988 est très loin cette fois, sans doute la démocratisation de l'accès aux outils de fabrication des films y est-elle pour quelque chose.

« Qu'est-ce que tu viendrais faire dans le milieu du cinéma ? »

J'ai écrit, auto-financé, réalisé 80 films, et pourtant je ne réponds pas aux critères pour être reconnu comme auteur à la SACD. Je ne suis pas officiellement scénariste, dialoguiste, réalisateur, je ne suis rien du tout pour l'institution du cinéma. Je ne comprends rien au statut d'intermittent du spectacle. Je n'ai pas créé d'association qui me permettrait de gérer des factures ou la TVA ou des trucs comme ça je crois, alors que même un certain nombre d'adhérents dits « amateurs » de la fédération des clubs s'appuient sur ces dispositifs. Je suis entièrement focalisé sur la création. Aucun de mes films n'a bénéficié d'un kopeck de subvention, je n'ai pas de mécène et je n'ai vu passer que l'ombre de quelques producteurs sceptiques ou fantomatiques.

Je suis adhérent à la Maison du Film à Paris (ex-MFC, ex-Coopérative du court-métrage) depuis 1993, date où j'ai soumis un premier scénario de moyen-métrage à un comité de lecture. D'autres projets ont succédé, également proposés à des lectures ou autres prestations de soutien, ateliers découpage, etc. En 2018, j'ai demandé à bénéficier de leur prestation Accompagnement scénario pour *Il ne s'est rien passé en 2058*. Un an plus tard, au moment de conclure cet accompagnement, alors qu'on aurait dû me proposer des producteurs dont le catalogue coïncide au projet, Richard Sidi, délégué général, m'a dit : « *Ben non, je ne te propose rien. Tu ne trouveras personne pour ce projet* », et d'ajouter : « *Qu'est-ce que tu viendrais faire dans le milieu du cinéma ? Tu es un free runner, tu as de la chance de faire les films que tu veux, reste comme tu es* ». Parole de professionnel ?

Je dois très mal me débrouiller, sans doute la faute à ma phobie administrative qui va jusqu'à négliger le crowdfunding. Quand je vois un générique de court-métrage où défilent une foultitude d'acronymes que je ne connais pas, ADAMI, ANGOA, des trucs comme ça (si : CNC et Canal+, je sais à peu près ce que c'est) et des aides de ville, de département, de région, de l'Europe, d'organismes de soutien d'une variété incroyable, du Doha Institute et j'en passe, et quand le film se termine, je me dis parfois : tout ça pour ça ? pour ce film-là ? sans déconner ? On me répond : tu sais c'est comme ça, c'est le modèle économique de l'industrie du cinéma, tous les corps de métiers doivent être représentés. Sinon c'est la voie ouverte à l'uberisation des professions, le CNC reste vigilant là-dessus. Ah bon, OK.

En tout cas, sur la réalisation de « 2058 », j'ai pris soin que les professionnels soient très correctement « défrayés » par l'« amateur ». Jusqu'aux comédiens, je ne me suis pas contenté de dire : « *tu prendras des images pour ta bande démo* », comme ce qui se pratique dans le court-métrage (parfois soit-disant) fauché. Du coup, mon budget du film à cinq chiffres provoque des yeux ronds chez les amateurs (comment me classeront-ils après ce film ?) et surprend quand même quelques amis pros (« *avec un projet comme ça, nous, on aurait pu être plus arrangeant* » – bon, c'est facile de dire ça après coup). Je suis conscient qu'on ne m'a pas fait vraiment de cadeau sur certains postes, la musique originale par exemple, mais j'ai été emballé par l'expérience et le résultat. Cela n'a pas empêché un jour ma femme de dire « *Fais gaffe à vouloir jouer au généreux, certains vont bientôt t'envoyer leur note de pressing* ».

Je suis fier et heureux d'avoir été jusqu'au bout de ce projet, même si j'ai vécu ce tournage comme un cauchemar. En comptant la mise en place des décors pour les sept jours de tournage, nous avons travaillé quasiment treize jours consécutifs. J'en garde un très mauvais souvenir, qui m'a épuisé nerveusement. Heureusement, je suis resté solide durant tout ce temps, ça ne s'est pas senti et tout le monde est resté enthousiaste et très professionnel jusqu'au bout. C'était en fait une production « simili-professionnelle » qui a connu de brusques carences sur deux postes que je découvrais : la régie générale et le chargé de production. J'ai dû me séparer de deux personnes importantes à des moments cruciaux, faire un jour moi-même du picking avec le camion de matériel à 7 heures du matin, manager un ego fort ici et résoudre des malentendus entre catering et régie là. Toujours en première ligne sur tout. Ça, ce n'est pas vraiment un dispositif de tournage « professionnel ». Je n'ai commencé à regarder les rushes que trois mois après le tournage. Mon monteur m'a proposé un premier montage, on a bossé dessus ensemble après. Des tensions se sont ravivées le jour même de la première projection publique. Mais finalement, je dois dire que j'aime bien mon gros bébé.

« Faire bien avec rien, faire mieux avec peu, mais le faire maintenant. »

Me reviennent à l'esprit quelques phrases terriblement justes de Vincent Delbos dans sa thèse sur « l'autoproduction artistique à l'ère néolibérale » (3) – chapitre intitulé : « L'amateur à l'épreuve de l'auto-produit : l'exemple de Charles Ritter ». « *Avoir été auto-producteur avant l'heure ne bénéficie pas forcément à Charles. Son habitus amateur, formé durant ses années d'implication dans le milieu des fédérations, le rattache parfois douloureusement à une culture qui ne répond*

pas à tous ses souhaits. Il confie se sentir isolé, comme pris dans un « point de Lagrange » entre les champs amateurs et professionnels (...) Rattrapé par des effets de champ qui restreignent les perspectives de reconnaissance de ses films (...), il est limité par les normes qui régissent son espace social (...). Signe d'anomie, un malentendu demeure aussi entre la demande du cinéaste et la réponse donnée par les institutions. L'argument de la persévérance et du travail forme un champ lexical méritocratique dont les logiques se heurtent, avec violence, à l'arbitraire du marché ».

Cette thèse de Vincent Delbos, qu'il réécrit et complète actuellement sous forme d'un livre, fait la part belle à toutes les formes de cinéma auto-produites alternatives. Le réseau des Kino y est bien sûr évoqué. Le Kino, c'est ce « mouvement cinématographique international, consistant à réaliser des films sans budget, dans un esprit d'entraide, non-compétitif, de liberté et de bienveillance. Sa devise est : « Faire bien avec rien, faire mieux avec peu, mais le faire maintenant. » J'ai réalisé au sein du Kino Paname plusieurs « Défis » sur deux mois, tournés avec des comédiens tirés au sort lors des projections mensuelles. Ces films ont largement dépassé le simple format d'exercice – sinon je ne les aurais pas fait : l'exercice de style sans contenu consistant ne m'intéresse pas.

C'est grâce au Kino Paname, véritable pépinière de talents, que j'ai pu constituer l'équipe de « 2058 ». François Szabowski, un des principaux programmeurs, sensible à ces modes de créations alternatifs, chef opérateur du film (et dans l'urgence devenu aussi chargé de production) en a été le principal artisan. Une bonne partie de l'équipe technique et des comédiens du film sont des connaissances à lui. Quand on peut faire « bien avec rien, mieux avec peu », alors on peut faire encore mieux, avec un peu (ou un peu beaucoup) plus.

Presque un an après la sortie du film, les retombées sont maigres. Les sociétés de distribution approchées n'ont pas donné suite, j'attends toujours dans mon coin mon visa d'exploitation et l'inscription aux RCA qui seront certainement inutiles, et les retours de festivals sont pour l'instant très décevants. Les plates-bandes des « professionnels de la profession » sont bien gardées.

Depuis, comme dirait Xavier Dolan, je suis retourné dans ma cuisine (4). Mais je continue à creuser mon sillon. « Sa trajectoire repose sur (...) une constance exceptionnelle que Charles décrit comme une évidence », dit encore Vincent Delbos. Deux films modestes ont déjà été tournés depuis, que je proposerai à Cabestany pour 2026. Peu importe finalement la case où l'on me mettra si je suis sélectionné. L'important est d'être diffusé et de revivre ces rencontres formidables. Il ne faut pas oublier la chance de vivre ces précieux moments partagés devant un grand écran.

Charles Ritter
avril 2025

<https://charlesritter.fr>

(1) <https://vimeo.com/1068786344>

(2) <https://charlesritter.fr/wp-content/uploads/2025/03/Festival-de-court-metrage-de-Grenoble-1988.pdf>

(3) « *L'autoproduction artistique à l'ère néolibérale entre hétéronomie et recherche d'un travail émancipé* » (Vincent Delbos, 2023)

<https://theses.hal.science/tel-04188021v1/file/2023UPASU002.pdf>

Voir notamment : « *Chapitre 2 : Du cinéma amateur à l'autoproduction* », pages 73 à 122.

Voir aussi, à propos du réseau Kino : « *Chapitre 5/3 : Résistances et recherche d'un geste émancipé – Juliette Chenais de Busscher : de Kino à Mexico* », pages 301 à 309.

Voir aussi :

« *Le Sourire des étoiles : autopsie d'un échec – Les limites du cinéma d'amateur* » (Charles Ritter, 1993)

<https://charlesritter.fr/wp-content/uploads/2024/01/Le-sourire-des-etoiles-autopsie-dun-echec.pdf>

« *Autour de La Volonté de Dieu – Journal 2006-2010* » (Charles Ritter, 2010)

<https://charlesritter.fr/wp-content/uploads/2024/01/Journal-2006-2010-autour-de-La-volonte-de-Dieu.pdf>

(4) Xavier Dolan (*Laurence Anyways*, *Mommy*, *Juste la fin du monde*), à propos de *Ma vie avec John F. Donovan*, sa première production internationale (in *Télérama*) : « Pour la première fois, tout a été pénible et problématique du début à la fin, du financement à la postproduction, et bien au delà. (...) En passant à un budget important, en anglais sur deux continents, j'ai été confronté à ma propre ignorance, inexpérience, incompetence. Tout était nouveau pour moi, j'avais l'impression de sortir de ma cuisine, c'est-à-dire de ma pratique artisanale du cinéma. »



Tournage de *Le rendez-vous manqué* (1979) avec le Photo-ciné-club des PTT de Paris. Le bruit de la caméra Super 8 est étouffé par un coussin.



Montage de *Veillée de Noël* (1983) sur la table Atlas 16mm du Photo-ciné-club SNCF Saint-Lazare.



Tournage de *Il ne s'est rien passé en 2058* (2024).
Photo Pierre Marchal.